

L'argent ne fait pas le bonheur

No Country for Old Men d'Ethan et Joel Coen

Gilles Marsolais

Numéro 135, décembre 2007, janvier 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2007). Compte rendu de [L'argent ne fait pas le bonheur / *No Country for Old Men* d'Ethan et Joel Coen]. *24 images*, (135), 65–65.

Adapté du roman homonyme de Cormac McCarthy, *No Country for Old Men* marque le retour en force des frères Coen dans le paysage cinématographique de nos voisins du sud. Au moyen d'une mise en scène qui tient en haleine le spectateur tout en le bousculant dans ses convictions, et à travers une structure narrative éclatée dont ils ont le secret, ceux-ci, avec une belle assurance teintée d'un soupçon d'arrogance, imposent un monde d'une richesse inouïe nourri des référents propres à leur univers si particulier.

La nouveauté ici tient au fait que l'action se déroule au Texas, plus précisément à la frontière avec le Mexique. On n'est donc pas étonné d'y retrouver Tommy Lee Jones, natif du lieu auquel il est identifié, dans le rôle d'un shérif stoïque et désillusionné sur le point d'accrocher son étoile, attristé devant la perte d'un certain nombre de repères et de valeurs qui auraient façonné cette contrée. On n'est pas davantage étonné d'y percevoir des clins d'œil à d'autres cinéastes, dont John Sayles (*Lone Star*) et Tommy Lee Jones lui-même (*Los tres entierros de Melquiades Estrada*), qui ont exploré une thématique analogue et utilisé une esthétique comparable, que ce coin de pays semble leur imposer. Plus encore, deux magnifiques chevaux qui semblent surgir de nulle part s'infiltrèrent brièvement dans le récit, à mi-parcours, comme pour stigmatiser cette époque révolue. L'enquête policière, la fausse menée par un psychopathe d'un calme inquiétant (Javier Bardem / Chigurh) qui opère au moyen d'un fusil à air comprimé peu banal, et la vraie menée par un shérif intègre (Tommy Lee Jones / Bell) qui tente patiemment de comprendre un crime aux multiples rebondissements dont chacun des personnages semble détenir un élément de résolution et qui de ce fait prend en main le récit qui semble aller dans toutes les directions afin d'en recoller les morceaux, ainsi que les nombreuses courses-poursuites qui jalonnent cette enquête, s'effectuent en camionnette et en quatre- quatre, plutôt qu'à dos de cheval, dans un paysage grandiose où le danger ne vient plus tant de la nature que de la culture.

À cet égard, en plus d'offrir une réflexion sur le bien et le mal inspirée par les péri-

L'argent ne fait pas le bonheur

par Gilles Marsolais



odées d'une chasse à l'homme mouvementée – c'est à la suite d'un geste charitable que le ciel tombe sur la tête de ce pauvre Llewelyn Moss (Josh Brolin) qui a découvert une mallette maudite bourrée d'argent –, *No Country for Old Men* est en sous-texte une charge à peine voilée, mais d'une ironie cinglante, contre certaines «valeurs» américaines, dont celle de l'obsession de la sécurité aux frontières, doublée d'une perception raciste de l'étranger. Il faut voir avec quelle facilité Moss passe et repasse cette frontière en jouant la comédie du Mexicain bourré ou en évoquant ses états de service au Viêt Nam. Mais, comme l'action se déroule en 1980, on pourrait y voir au contraire une justification du durcissement de ces mesures de sécurité. Sans doute pour nous secouer, le film nous ballotte en tant que spectateurs de ces moments improbables à l'hyperréalisme de certaines situations insoutenables, telles les opérations chirurgicales que poursuivis et poursuivants doivent s'auto-administrer pour survivre et qui nous confrontent au culte américain de la violence et à notre propre insensibilité devant le déferlement télévisuel aseptisé de tueries, de massacres, de génocides. Ici, la succession de meurtres (impossible à dénombrer) qui confine sciemment au grotesque vise à produire l'effet contraire, elle vise à une prise

de conscience de l'abjection de ce monde en perte de repères, ce que constatent avec résignation les vieux du titre et que découvre, ahuri, le jeune adjoint au shérif.

Par sa thématique, sa structure, son esthétique baroque (qui relève de divers genres dont le thriller et le western en les subvertissant) et son humour noir, ce road-movie sanguinolent renoue avec les films phares des frères Coen, mais en plus violent. Porteur de leur point de vue sur la perte de l'innocence au moyen de sa voix hors champ qui sous-tend tout le récit, le shérif Bell, en finale, avant de se ranger définitivement, y va de quelques réflexions philosophiques en évoquant la pureté des valeurs de son père. C'est là une façon un peu lourde, redondante, de renouer avec le début de la narration évoquant le paradis perdu, alors que la caméra explore le paysage mythique (de la fondation des États-Unis) dans lequel s'inscrira le drame. Évocation de courte durée de ce temps pas si lointain où certains shérifs ne portaient pas d'armes, aussitôt balayée par le meurtre de l'un d'entre eux, entraînant le spectateur dans les méandres d'un récit rocambolesque dont il ne sortira pas indemne. **2/4**

États-Unis, 2007. Ré. et sc.é. : Ethan et Joel Coen. Ph. : Roger Deakins. Mont. : Roderik Jaynes. Mus. : Carter Burwell. Int. : Tommy Lee Jones, Javier Bardem, Josh Brolin, Woody Harrelson, Kelly MacDonald. 122 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Vivafilm.